

## Pages de Journal

Gérard Parizeau

Volume 45, numéro 1, 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1103932ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1103932ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (imprimé)

2817-3465 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Parizeau, G. (1977). Pages de Journal. *Assurances*, 45(1), 1–13.  
<https://doi.org/10.7202/1103932ar>

# Pages de Journal

par

GÉRARD PARIZEAU

de la Société Royale

du Canada

73

1976

**3 janvier 1976**

Entendu, hier soir, *La Mégère apprivoisée* avec Richard Burton, dans le rôle de Petruccio, et Elizabeth Taylor dans celui de Catarina. Fort bien au début, le film est ensuite apprêté à la sauce américaine. C'est dommage, car les lecteurs sont excellents.

Je n'ai pu tenir bien longtemps. Je suis venu me réfugier dans ma bibliothèque; j'ai failli dire ma librairie, comme à l'époque de Montaigne où le mot n'avait pas encore pris le sens du magasin dont la marchandise est le livre. Pour chasser les miasmes burtoniens, j'ai écouté du Bach: remède souverain.

*La Mégère apprivoisée*, l'authentique, celle de Shakespeare, me ramène loin en arrière, à l'époque où, à la Comédie-Française, Cécile Sorel tenait le rôle de Catarina. Fantastique, un peu folle, hurlante sous la poigne de Petruccio, Sorel était vraiment très bien dans ce rôle où son exubérance et ses éclats de voix pouvaient se donner libre cours. En toute sincérité, dans les autres, malgré son extraordinaire présence, elle m'agaçait autant que Valentine Tessier, au Vieux-Colombier, m'enchantait. À un quart de siècle d'intervalle, je réagissais devant les éclats de Cécile Sorel — vedette de la scène française — comme mon père l'avait fait devant Sarah Bernhardt. Je l'ai noté ailleurs; il lui préférait Mme Bartet dont le jeu simple et humain lui plaisait.



À Azay-le-Ferron, en Touraine, il y a un portrait d'Agnès Sorel dont les appas ont survécu au temps, grâce au peintre qui a su en faire valoir la qualité par un sein qui s'échappe d'un corsage dont la fonction première était de le contenir. J'ai placé la reproduction du tableau sur mon chiffonnier, à côté d'une peinture représentant un Rabelais vieilli, mais non assagi, que j'ai achetée au cours d'une visite faite à Beauregard-en-Blésois, l'automne dernier; derrière, il y a un buste en argent rappelant un Socrate assagi également, mais depuis longtemps. Que d'audace et de sagesse réunies en un espace aussi exigü ! Agnès Sorel, yeux baissés, mais connaissant la puissance de ses charmes, Rabelais vieil homme à la barbe blanche, qui sait ce que peut l'écriture mise au service de l'imagination et Socrate, dont la sagesse résiste aux siècles. Quel aréopage groupé en un aussi étroit espace: la partie supérieure d'un chiffonnier que surplombe la toile charmante d'une femme qui habite Lévis, face au cap Diamant, où se trouve l'Athènes de l'Améri-

que, selon Adolphe-Basile Routhier, magistrat, écrivain et champion du pompiérisme au début du XX<sup>e</sup> siècle ou à la fin du XIX<sup>e</sup>. Je le mentionne ici comme repoussoir à cette toile où tout est simplicité, couleurs assez vives, finesse de l'inspiration et de l'expression; ce qui ne caractérisait pas l'œuvre de l'ultramontain Routhier. La Reine Victoria l'avait fait chevalier, tout en étant incapable de changer la mentalité étroite et d'élargir les vues à visière de son serviteur devenu, avec les ans, juge en chef de la Cour d'Appel. Comme quoi la vertu peut être reconnue du vivant d'un homme, si l'esprit du siècle lui est favorable. Or, Victoria, reine et impératrice, n'aimait pas les originaux ou les fantaisistes, fussent-ils bien intelligents. Disraeli, son conseiller et son ami, était une exception que l'Angleterre subissait parce que la reine le lui imposait à une époque où la Couronne avait beaucoup plus d'influence qu'elle n'en a actuellement.

Mais me voilà bien loin d'Agnès Sorel, de Rabelais et de Socrate.

### 18 janvier

Lu dans *Le Devoir* de ce matin, un excellent article de Claude Ryan sur M. le juge \*\*\*. Juge en chef de la Cour Supérieure du Québec, celui-ci a contribué à secouer ses collègues en cherchant à donner un allant assez remarquable au tribunal. De cela, il faut le remercier car, nous, les justiciables, avons l'impression que certains se laissent trop souvent gagner par une somnolence peu propice à l'expédition de leur travail.

Le juge en chef se garde certaines causes sur lesquelles il tient à se prononcer parce que, souvent, elles impliquent un double aspect juridique et social. Ce fut le cas de l'une d'elles qui mettait en cause le bien-fondé du tribunal des petites créances. Le juge a tranché la question en ne craignant pas, dit M. Ryan, de secouer ses collègues de la Cour d'Appel, dont il a été avant de présider la Cour Supérieure. Comme il n'est pas toujours orthodoxe, le juge \*\*\* n'a pas que des amis dans la magistrature assise ou debout. Ryan n'hésite pas à écrire à ce sujet: « Ceux qui (lui) reprochent de ne pas être indifférent à la publicité qu'attirent ses jugements feraient bien de chercher d'abord à rivaliser avec lui au plan du travail et de l'intelligence... » Il a raison.

Dans *La Presse*, on a donné récemment de copieux extraits du livre d'Andrei Sakharov *Mon pays et le monde*, qui vient d'être mis en librairie dans le monde occidental. On s'étonne que Sakharov soit encore vivant, qu'il n'ait pas été chassé de Russie comme Soljenitsyne, ou mis en clinique de psychiatrie pour lui faire expier son crime de lèse-soviétisme.

Paradoxalement, Sakharov est à la fois l'un des savants à qui les Russes doivent la bombe H — engin de guerre — et prix Nobel de la paix; ce qui serait contradictoire si le prix ne lui avait été donné pour reconnaître l'effort de libération des esprits dans son pays, contre vents et marées et à ses risques et périls.

Dans le dernier chapitre, l'auteur parle des écrivains occidentaux qui, surtout par snobisme, se rangent à gauche et même à l'extrême-gauche, sans vouloir se rendre compte du milieu qu'ils contribuent à préparer à leurs gens et, en particulier, à l'intelligentsia.

En conclusion, il dit à ce sujet: « Les intellectuels de la gauche libérale sont souvent prêts à soutenir et à défendre les groupes extrémistes et même terroristes dans leur propre pays et dans le monde entier, si ces groupes utilisent un masque gauchiste et, en même temps, ces mêmes intellectuels sont prêts à condamner durement ceux qui ne font pas cause commune avec eux, en les qualifiant de conservateurs et de réactionnaires. Cette attitude constitue un danger immense pour l'humanité. »

J'aime ces hommes courageux, même si la lecture du texte de M. Sakharov me laisse une certaine gêne.

M. Maurice Forget, bonne chance !

La revue « Commerce » consacre un article à M. Maurice Forget qui a accepté la présidence de la Régie de la langue française du Québec. Quelle tâche il a ! Convaincre les hommes d'affaires dans la province de Québec d'employer le français comme langue première dans les bornes de la province et en faire la langue de travail ! Y parviendra-t-il ? Il faut le souhaiter, car c'est à cette condition qu'on convaincra les gens de bonne volonté qu'il n'est pas nécessaire d'avoir recours à l'indépendance du Québec pour réaliser un état de choses auquel tout le monde tend — certains en toute sincérité, d'autres du bout des lèvres. Quelle tâche, encore une fois et comme, en ce premier jour de l'an 1976, nous

devons souhaiter bonne chance à cet aventurier du XXe siècle qui se heurte au bloc monolithique qu'est l'économie du Québec. Il y a bien des failles qu'on distingue à l'œil nu, mais elles n'enlèvent rien à la résistance de la masse.

L'Anglais a parmi ses qualités une forte résistance à ce qui n'est pas lui: obscurantisme, dit-on parfois. Pas du tout — simple ténacité qui lui fait faire des erreurs quand elle se double d'obstination, il est vrai. *What we have we hold*, dit le dicton populaire; mais ici quelque chose de sérieux doit être fait si l'on veut ne pas arc-bouter la majorité dans ce qu'elle considère de plus en plus comme un droit acquis.

4

Du côté de l'État, un effort se fait actuellement. C'est l'explication de cette Régie de la langue française qui conclut au départ que, pour demander à nos gens de parler français, il faut d'abord leur en donner les moyens. C'est aussi l'origine de ces vocabulaires auxquels on travaille en ce moment et dont une première tranche consacrée à la terminologie de l'assurance a paru dans notre revue.

Et puis, il y a la loi 22: la plus dangereuse qui soit puisqu'elle ne permet pas de forcer les immigrants d'envoyer leurs enfants à l'école française. Quelles complications pensent ceux qui ne veulent pas comprendre le point de vue des parlants français! Mais avec la baisse de natalité, c'est pour le Canada français une des questions les plus graves. En laissant les néo-Canadiens s'orienter vers les anglophones, on tend à saper l'influence des francophones, sauvés jusqu'ici par le nombre, mais qui ne le seront plus à partir du moment où l'immigrant sera laissé libre de faire ce qu'il désire.

Forcer la masse anglophone à accepter vraiment et franchement le fait français est presque la tâche de Sisyphe, cherchant à empêcher son rocher de rouler dans l'abîme. Combien de temps l'équipe de M. Forget résistera-t-elle et jusqu'où remontera-t-elle la pente? En ce lendemain de la Saint-Sylvestre, propre aux vœux, nous lui souhaitons bonne chance, *God-speed* comme disent ceux qui, restant bien au chaud sur la rive, saluent ceux qui s'en éloignent.



Grippé, je reste chez moi. J'en profite pour faire du rangement, des déplacements de piles plutôt. Quand je suis fatigué — ce qui ne tarde pas, j'ouvre un livre. Tout à l'heure, je feuilletais un mémoire écrit par

moi il y a trente ans, à l'époque où je recommandais la formation d'une corporation de courtiers d'assurance, après avoir dit: « Avec si peu de choses à sa disposition, le courtier fait ce qu'il peut. » Et cela m'amène à mentionner ici une anecdote racontée par Pierre Gaxotte, dans son dernier livre *Les autres et moi*, que je viens d'ouvrir. Il rappelle les souvenirs d'un professeur de sciences, son voisin de table qui, à un examen, demandait à son élève de lui parler du ténia. Comme celui-ci bafouillait, l'examinateur lui demanda: mais, enfin, le ténia qu'est-ce qu'il fait. Et l'autre de répondre: « il fait de son mieux . . . ».

Quelle est la relation me demanderait-on si quelqu'un lisait par-dessus mon épaule. Il n'y en a aucune, je l'admets sans difficulté. C'est un autre jeu de la mémoire, à qui un mot permet de s'aiguiller tout à coup dans une toute autre direction que la première, mêlant tout, aussi illogiquement qu'il est possible de l'imaginer.

## 6 janvier

Amicalement, on m'a reproché d'avoir dit à Germaine certain soir, dans un salon: « Femme, tais-toi et viens ». J'avais essayé de me justifier en prétextant qu'il y avait là une phrase inspirée des textes bibliques que je transposais dans la vie de tous les jours. En feuilletant la Bible ce matin, j'ai vu qu'Holopherne avait accueilli Judith ainsi, quand elle pénétra dans sa tente: « (Aie) confiance, femme ». Le général était sans méfiance devant cette femme si belle que certains de ses soldats se demandaient si on « serait bien avisé de laisser debout un seul (juif) », tout en ajoutant: « Les survivants seraient capables de séduire la terre entière ». Ce ne sont pas les Juifs mâles qu'on supprima; c'est Judith qui, en deux coups de cimeterre, fit sauter la tête d'Holopherne, victime de la foi qu'il avait demandé à Judith d'avoir en lui.

Comme je rappelais l'histoire de Judith à Germaine, elle me dit avec une certaine raison: « Appelle-moi comme tu voudras, mais pas *femme*, car je ne suis pas une vierge juive et tu n'est pas Holopherne »; ce qui après tout est exact, et fort heureusement car je ne donnerais pas grand-chose de ma tête . . .

Je m'en vais donc de ce pas lever mon verre à la santé de Germaine, femme de tête, mais qui n'aime pas tellement que je m'adresse à elle en termes bibliques.

**24 janvier**

6

G.B.P. m'a remis une photographie qu'elle a trouvée en faisant le ménage d'un tiroir. Quel souvenir agréable elle évoque. Il y a là mon frère Marcel, Maurice Gagnon, Jean-Marie Gauvreau et sa femme, Germaine, Victor Barbeau et son ami Paul Morin. La réunion avait lieu à l'École du Meuble, à l'époque où elle réunissait des professeurs comme Jean-Marie Gauvreau, animateur assez extraordinaire, Borduas, Gagnon et mon frère, qui apportaient à l'enseignement un souffle nouveau. Ils ouvraient les fenêtres sinon sur un art novateur venu d'Europe, du moins sur une manière différente de le concevoir. Au Canada, ce n'était pas encore le non-figurativisme, auquel s'adonnera Borduas après avoir écrit *Refus global*, qui lui permit de se défouler avec l'appui de tout un groupe. Le livre fut au point de départ de sa carrière à New-York et à Paris.



Autour de Borduas et de Marcel, à l'École, il y avait des jeunes qui, avant de cesser de l'être, avaient une curiosité, des manières de faire et une inspiration qui repoussaient les poncifs qu'un peu plus haut dans la ville, du côté de la rue Saint-Urbain, on enseigna jusqu'au moment où Pellan et quelques autres s'arc-boutèrent contre l'académisme.

Ce soir-là, à l'École du Meuble, Jean-Marie Gauvreau avait prié Paul Morin de parler de Louis XIV et de son siècle. De quoi voulez-vous que je traite, avait demandé Morin en commençant: de la conception ou de la naissance de Louis XIV? D'autres l'avaient suivi en parlant du Grand Siècle et de ses merveilles. Mais Paul Morin avait été le favori avec ses phrases éclatantes, son style personnel, un peu précieux, brillant, où le mot simple faisait place souvent aux termes à facettes. C'était vraiment l'auteur du *Paon d'email* que nous avions devant nous: poète, fantaisiste, façonnier de pierres précieuses. Ce qu'il nous dit, ce soir-là, venait sans doute en ligne droite de Saint-Simon. Pas plus que le duc, il n'aimait Louis XIV, mais comme Morin le présentait de façon charmante, avec tout juste assez de restrictions pour montrer qu'il n'en était pas l'admirateur sans réserve!

Parmi tous ces gens photographiés ce soir-là, que de morts: \*\* frappé d'une congestion cérébrale, \*\*\* passant ses derniers moments chez les bons frères qui avaient accueilli le poète indigent, Z oublié sauf



de quelques amis qui se rappellent ce qu'il a été dans le milieu de l'artisanat. Il y a aussi ce consul, mort lui aussi après une carrière diplomatique assez remarquable, paraît-il; devant nous, il se curait les oreilles avec son crayon pendant que Paul Morin démolissait le grand roi avec des mots cruels et un air dédaigneux qu'il ne cherchait pas à cacher et qui nous était destiné.

Beaucoup plus tard, Paul Morin fit paraître son dernier livre avant de mourir, *Géronte et son miroir*. C'est alors que Victor Barbeau montra son dévouement à son ami. Il ne réussit pas, cependant, à secouer l'apathie des gens devant ce grand poète, cet être à la fois délicat et exaspérant, qui ne mourra pas dans le ruisseau parce que les Frères l'ont recueilli de l'autre côté de l'eau. Quelle pitié . . .

7



Lord Thompson of Fleet est un homme audacieux, puissant qui, parti de l'Ontario, a vécu en Angleterre. Comme lord Beaverbrook, grand propriétaire de journaux lui aussi, mais venu du Nouveau-Brunswick, il a fait carrière. Il possède quelque 150 journaux quotidiens dans le monde entier, dont 35 au Canada. Si lord Thompson est un homme intelligent, il a raisonné bien curieusement quand il a affirmé à propos du bilinguisme et des Canadiens français, au cours d'une entrevue accordée à un journaliste récemment: "*I think there is more animosity in this country than ever before, because of forcing bilingualism on people. It keeps the country divided. I don't think it will come to people killing each other, but it divides them*".

*"I think French-Canadians should reconcile themselves that this is an English-speaking country, and an English-speaking continent"*.

Milord, vous avez très bien réussi. On l'a reconnu en vous promettant d'accoler à votre nom celui de la grande rue des journaux à Londres et de siéger à la Chambre des Lords, dont tous les membres n'ont pas votre esprit d'initiative ou votre caractère. Comme Lord Beaverbrook qui, lui, a choisi d'être appelé *Ruisseau aux Castors* à cause sans doute de sa province d'origine, vous êtes parvenu au faite de votre carrière; mais permettez-moi de vous dire que vous ne comprenez rien au problème du Canada français. Vous avez perdu là, je le crains, une occasion salutaire de vous taire. *In all due respect, My Lord.*

Est bien curieuse l'histoire de \*\*\* qui abandonne la filière universitaire pour l'amour du fric. Il crée un personnage populaire qui a un énorme succès, mais il ne peut en sortir, alors que ses amis et collègues, eux, ont essaimé du côté du gouvernement ou sont restés à l'Université, en profitant d'une situation matérielle qui s'est grandement améliorée avec les cent jours de Paul Sauvé et par la suite. Certains d'entre eux ont fait une magnifique carrière, tandis que lui est resté au niveau de son personnage, avec un bon sens et une finesse assez remarquables il est vrai. Je lisais de lui récemment une chronique sur la rudesse du hockey, comme on le pratique maintenant. Son bon sens et sa langue colorée empêchent qu'il ne tombe dans l'insignifiance: refuge facile de celui qui est prisonnier de ce qu'il a choisi et voulu. Mais ne considère-t-il pas ses amis avec un peu de tristesse parfois lui qui a sacrifié son avenir, même s'il a créé un type qui résiste au temps, comme La Débauche, à La Presse, a tenu l'affiche jusqu'à sa mort.

Jacques me disait que certains de ses élèves lui ont parlé récemment de son *Introduction à l'Économie du Québec*, dans laquelle il s'est efforcé de résumer l'évolution de l'économie de la province depuis un siècle. Ils l'ont lu avec d'autant plus d'intérêt, lui ont-ils dit, qu'ils ignoraient à peu près tout du passé. Ils ne savaient pas, par exemple, que, durant la deuxième partie du XIXe siècle, il y avait eu un très fort mouvement d'émigration du Bas-Canada vers les États-Unis.

Ces étudiants, venus des CEGEP, ignorent à peu près tout de l'histoire de leur pays parce que, au programme, l'histoire et la géographie ont été parmi les matières optionnelles pendant des années. C'est le résultat de l'étonnante orientation de ceux qui, après 1960, ont voulu donner à l'enseignement un aspect *pratique, moderne*, en accordant aux mathématiques et aux sciences l'importance principale. On en voit maintenant le résultat. Quelle pitié, car l'exemple que m'a donné Jacques n'est pas un cas isolé.

Pourquoi, à propos de \*\*\* me suis-je rappelé cette anecdote qu'il m'avait racontée un jour ? Venu d'urgence de Montréal le soir, à bord

de l'avion du gouvernement pour discuter d'un projet important avec le Cabinet, il avait trouvé vers onze heures certains ministres jouant aux dés avec les chauffeurs de leurs collègues dans l'antichambre du premier ministre, pendant que ce dernier et deux ou trois autres peinaient sur un texte difficile et plein de conséquences . . .

## 25 janvier

À l'occasion de la nouvelle année, notre premier ministre a donné une entrevue à deux journalistes. Il a parlé d'une société nouvelle comme il avait déjà recommandé une société juste il y a quelques années. Les Canadiens, a-t-il dit, doivent apprendre à se serrer la ceinture et à vivre une vie plus simple, en ne mettant pas au premier plan le bien-être ou le mieux-être de l'individu sans tenir compte du bien collectif. Il a aussi laissé entendre que, comme l'initiative privée nous a amenés, petit à petit à la situation actuelle et à ses abus, il faudrait y suppléer par des interventions plus précises de l'État. À la suite de ces propos, il y a eu, parmi les hommes d'affaires et les syndicalistes, une belle levée de boucliers, qui a réalisé une inhabituelle unanimité entre ces frères ennemis.

Plus tard, le premier ministre est revenu sur le sujet, avec un long texte donné par lui avec cet accent un peu nasillard et sur ce ton de l'innocence qu'il sait prendre quand il veut convaincre. Cette fois, le charme ordinaire n'a pas opéré. Les hommes d'affaires ont continué de protester, à tel point que la *Gazette* de Montréal, pourtant peu sympathique à l'homme d'État, a titré un de ses éditoriaux à peu près ainsi: « L'ennemi, ce n'est pas Trudeau, mais l'inflation. Il ne faudrait pas l'oublier. » Nous, gens d'assurances, savons ce qu'est l'intervention de l'État. Nous nous y conformons sans trop grogner parce que nous en reconnaissons l'opportunité. Personnellement, j'admets qu'à certains moments le contrôle est valable pourvu qu'il n'aille pas trop loin. Cette fois, ce qui rend la pilule plus difficile à avaler, c'est que le premier ministre semble vouloir rendre l'entrepreneur individuel et le syndicalisme responsables des difficultés actuelles, alors, a) qu'il vient seulement de se décider d'établir un certain contrôle des salaires et des profits que l'opposition lui réclamait sur tous les tons; b) que ses collègues de la Chambre ont accepté — tout récemment — de faire des coupes sombres dans le prochain budget et c) que s'ils ont renoncé à une augmen-

tation de leur traitement de député, ils se sont votés une allocation de dépenses, libre d'impôt.

À ce moment-là, il est un peu difficile de dire aux autres: acceptez de vous serrer la ceinture; ne faites pas comme nous.

10

Par ailleurs, dans une démocratie, peut-on espérer que les gens acceptent de changer leurs habitudes parce que le chef de l'État le leur recommande, à moins que la situation soit vraiment très grave? Elle l'est pour certains. Quant aux autres, ils ne feront rien, à moins qu'on ne les y force. Mais alors, n'est-ce pas aller vers la dictature? Cela, M. Trudeau ne le veut pas pour le moment, mais ne sera-t-il pas acculé à un certain dirigisme si on continue à lui dire: « Vos mesures anti-inflationnistes nous n'en voulons pas »; et si, par exemple une entreprise, à qui on demande de réduire l'augmentation de ses salaires, passe outre? Que va faire le président de la nouvelle régie? Appliquer des sanctions? Mais n'est-ce pas un premier pas vers un dirigisme qui est une certaine forme de dictature. Lord Thompson of Fleet n'a pas manqué de réagir, de sa propriété de Missisauga en Ontario, où il était de passage. Résumant l'opinion de ses amis conservateurs, il a dit, à propos de M. Trudeau: « *He and creeping socialism are leading this country astray. Unfortunately my party, the Conservative party, is not strong enough yet to step in* ». Et cependant, il doit savoir que partout le socialisme a pénétré l'économie à des degrés divers. Tant que M. Trudeau cherchera, en toute honnêteté, à empêcher l'initiative privée d'aller trop loin dans ses abus ordinaires, tout en orientant le pays dans des moments graves, comme ceux que nous traversons, on ne peut que lui reprocher d'aller trop loin. Mais est-ce vraiment dépasser le but que de vouloir juguler l'inflation et faire reprendre l'activité économique pour diminuer le chômage?

Tout est dans les moyens. Or, ne pas les avoir encore indiqués, c'est ce que l'on reproche à M. Trudeau, dans cet exposé où le théoricien et le politicien montrent l'oreille tour à tour.

## 26 janvier

Alice est venue nous conduire à Mirabel. Il pleuvait à boire debout, après ce froid terrible que nous avons eu il y a trois jours; ce qui ne facilitait pas la conduite de la voiture. En arrivant, il a fallu la ranger

vers le banc de neige, presque au point d'y pénétrer afin d'éviter de glisser vers l'autre congère, tant le pavé était glacé. À l'aéroport, après quelques minutes, on nous a avertis qu'il faudrait aller à Dorval parce que l'avion venu de Chicago ne pouvait atterrir à Mirabel. Par ailleurs, on annonça que l'avion de BOAC, arrivé à Mirabel, ne pourrait repartir pour Londres avant le lendemain à cause des conditions atmosphériques en Angleterre. Nos amis, les Perrault Casgrain, nous diront à Nice comme la température y a été mauvaise pendant leur séjour.

Venus à Nice par deux voies bien différentes, nous nous sommes trouvés lui et moi face à face devant la courroie sans fin, en attendant nos bagages. J'aime ce collègue du Cercle de la Place d'Armes à côté duquel je déjeune fréquemment à Montréal. Il est cultivé et il a vécu de longues années parmi les politiciens, ce qui ne l'a pas gâté. On le sent prudent dans ses jugements. Cela seul souligne qu'il a vécu dans un milieu où il faut surveiller sa langue. Mais peut-être est-ce par tempérament qu'il est ainsi ?

11



À l'aéroport, Alice m'a glissé subrepticement le dernier livre de Sakharov: « Mon pays et le monde ». Mon slave de beau-père, dit-elle, est plus facile d'accès que *mon général*. Elle appelle ainsi sa belle-mère qui, parfois, tout en l'aimant bien, la morigène; ce qu'elle n'accepte pas de ses amies les plus intimes. Et cependant, avec l'une d'elles, elle a été à Varsovie et plus tard dans un camp de prisonniers de guerre à la frontière de Hollande d'où l'armée anglaise l'a délivrée en 1945. Mère Marie Bossina lui fait des observations qu'elle ferait à sa fille; c'est cela qu'Alice aime d'elle, car elle sait que sous des dehors, comment dirais-je, sévères parfois, Germaine est prête à tous les dévouements quand on ne la bouscule pas.

*Mon général*, dit Alice, je vous demande conseil, mais je ne vous promets pas de le suivre.

## 29 janvier

Ce matin vendredi, à Nice, j'ai retrouvé le goût d'écrire. Je le perds généralement au moment de la bousculade qui accompagne le voyage en avion. Je déteste les départs précipités et après une nuit sans sommeil, l'attente dans un milieu que je n'aime pas: celui des aéroports où tout est hâte, brutalité des voyants, des satellites, accumulation des boutiques

et atmosphère du bout du monde, avec ces voix qui annoncent les départs vers la terre entière. À d'autres moments, j'aime ces voix, non d'outre-tombe, mais du présent, qui nous parlent de Téhéran, d'Ispahan et de ses roses, de Rabat, de Washington, de New-York et de Paris; mais pas après une nuit passée sans avoir fermé l'œil dans l'avion. Heureusement, ce matin-là, le salon d'Air France nous accueille et un gin bien tassé réveille mes énergies. Je bondis hors d'un de ces énormes fauteuils de cuir où Germaine, assommée de fatigue, reste jusqu'au départ. Moi, je vais de boutique en boutique et, à l'heure de Montréal, je mange parce que, me dit ma femme « Ta montre t'indique qu'il faut manger alors que tu as déjà déjeuné dans l'avion ». Elle a raison, cette femme, cruellement raison. Mais qu'y faire ? Hélas, je suis parfois irrationnel dans la plus grande rationalité; en surface tout au moins, je veux le croire.



Depuis notre arrivée à Nice, il fait froid, mais beau, alors que pendant plus d'un mois, il a fait chaud au point de permettre aux baigneurs de faire la trempette dans la mer.

Pourquoi venir dans ce pays où il ne fait pas assez chaud en février pour nous justifier de ne pas aller en Floride ? C'est que même si elle est froide, en ces beaux jours de janvier, la Promenade des Anglais a le charme de certaines femmes glaciales, au premier abord, qui se révèlent bien agréables quand elles se réchauffent. Qu'en sais-tu, me dirait ma femme si elle lisait par-dessus mon épaule ? Disons que je l'imagine.

Et puis, à côté, au Centre Universitaire Méditerranéen, bientôt il y aura Ionesco, la duchesse de Bedford, Romain Gary et Jean-Claude Dischamps, qui succéderont à Alain Decaux, Bernard Gavoty et à d'autres, venus cette année dans ce centre universitaire si accueillant et si vivant. Cela seul me justifierait de délaissier les plages de Miami, les bikinis de ses naïades et les crocodiles de l'arrière-pays.



À la fin de 1975, le ministre de la Santé a secoué fortement les administrateurs d'hôpitaux. Il leur a reproché leur mauvaise administration, leur gaspillage. Avant de nous juger ont répondu ceux-ci, il faudrait tenir compte de certaines ententes collectives que nous avons été forcés d'accepter et qui ont été négociées pour tous les hôpitaux.

Nous ne pouvons en sortir. C'est vous, gouvernement, qu'il faut blâmer d'abord. On ne peut nier qu'ils aient quelque raison de protester contre des échelles de salaires et des règles qui sont imposées aux hôpitaux alors qu'ils ne sont pas partie aux négociations.



Quel curieux être que ce Victor-Levy Beaulieu, dont je lis un article paru dans *Le Devoir*, arrivé tout à l'heure du Canada. Il peut décrire les pires turpitudes ou mœurs comme ce conte paru dans *Châtelaine* en août dernier je crois, Il manie le *joual* avec un plaisir évident; malgré cela, il écrit en français comme tout le monde, mais mieux que beaucoup d'écrivains. Ce jour-là, son article sur Jacques Ferron indique comme il a le sens de la langue. Pourquoi alors se complaire dans cette prose fangeuse qu'il sert à ses lecteurs périodiquement? Pour montrer son esprit d'indépendance? Peut-être, mais aussi par goût de scandaliser le bourgeois. Comme je ne le connais que par ses écrits, je ne peux me prononcer; mais que son *joual* est agaçant!

13

Avec rage, il a vu les *Éditions de l'Aurore* faire faillite. Il n'est pas étonnant qu'il en ait été ainsi et que la Caisse de dépôts et placements n'ait pas voulu entrer dans la danse. D'abord, elle n'est pas là pour dépanner tous ceux qui sont menacés par la banqueroute. Et puis, connaissant son président, je comprends qu'elle n'ait pas été encline à venir à la rescousse de ce milieu *joualissant*. Je ne me réjouis pas de voir une affaire s'écrouler; ce serait trop bête, mais vraiment celle-là était animée de bien curieuse façon. Par réaction sans doute, le lecteur ne l'a pas suivie. Il faut dire qu'en ce moment, le sort de l'éditeur n'est pas enviable. Le prix coûtant est terriblement à la hausse et on n'achète guère que les *best-sellers*, c'est-à-dire souvent les meilleurs ou ceux qui plaisent le plus facilement ou le mieux.

### 30 janvier

Récemment, à Montréal, Gilles Potvin rappelait le souvenir de deux hommes qui ont joué un rôle important dans le domaine musical à Montréal et au Canada français: Claude Champagne d'abord, puis son élève Pierre Mercure. L'un a été un professeur qui, pour gagner sa vie, a dû d'abord enseigner; l'autre a travaillé pour la télévision, mode nouveau de production musicale. Tous deux ont une œuvre pas aussi abondante qu'on l'eût souhaité parce qu'ils étaient trop pris par

(à suivre)